



Interreligious Award

acid
CANNES
2025



ليلة مظلمة

NUIT OBSCURE

- «AIN'T I A CHILD?»

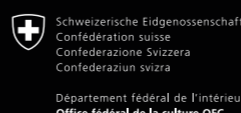
- هل أنا لست طفلاً؟

un film de Sylvain George

réalisation, caméra, montage: SYLVAIN GEORGE production: NOIR PRODUCTION - MARIE-NOELLE GEORGE, OTTAVIA FRAGNITO coproduction: ALINA FILM - EUGENIA MUMENTHALER, DAVID EPINEY / KINTOP - SUSANA DE SOUSA DIAS, ANSGAR SCHAEFER / RTS-RADIO TÉLÉVISION SUISSE mixage: JEAN-MARC SCHICK - FOTOGRAFIA / L'ATELIER SONORE étalonnage: GONÇALO FERREIRA - IRMALUCIA avec le soutien de l'AIDE AUX CINÉMAS DU MONDE, EURIMAGES, l'OFFICE FÉDÉRAL DE LA CULTURE, CINÉFORUM, LOTERIE ROMANDE, SCAM Bourse Brouillon d'un rêve, Fondation ABBÉ PIERRE

NOIR PRODUCTION ALINA FILM

KINTOP eurimages



RTS Radio Télévision Suisse

CINÉFORUM

LOTERIE ROMANDE



brouillon JAGUILLIP

NUIT OBSCURE

- «AIN'T I A CHILD?»

UN FILM DE SYLVAIN GEORGE

FRANCE, SUISSE, PORTUGAL / 2024 / 164 MIN
SORTIE LE 5 NOVEMBRE 2025

Nuit Obscure montre le parcours de jeunes exilés dans les nuits de Paris. Entre gestes furtifs et présences vibrantes, il esquisse une jeunesse comme puissance d'être, et fait surgir, dans le silence et la durée, d'autres manières d'habiter le monde.

Nuit Obscure – "Ain't I a child?" est le dernier volet de la trilogie *Nuit Obscure* de Sylvain George. Le film est précédé de *Nuit Obscure – Feuilles sauvages* (2022) et *Nuit Obscure – Au revoir, ici, n'importe où* (2023). Les trois films sortiront au cinéma le 5 novembre 2025.

PRODUCTION & DISTRIBUTION
NOIR PRODUCTION

CO-PRODUCTION
ALINA FILMS
KINTOP



LISTE TECHNIQUE

Réalisation, scénario, image, son, montage Sylvain George
Conception affiche David Epiney

FESTIVALS

- ACID Cannes 2025
- Visions du Réel 2025 – Prix interreligieux
- Festival International du Film de Jeonju (IFFJ) 2025



CELUI QUI FAIT

Aux marges de l'Europe

La trilogie *Nuit Obscure* suit une trajectoire discontinue, de Melilla à Paris, en passant par des zones d'effacement et de relégation. Ce travail s'inscrit dans une recherche au long cours, amorcée il y a plus de quinze ans à Calais, autour des politiques migratoires européennes. La trilogie prolonge cette enquête en s'attachant plus particulièrement aux logiques d'externalisation : la manière dont l'Union européenne délègue à ses marges, et notamment au Maroc, la gestion dissuasive des mobilités. À ces politiques de délégation répondent, sur le terrain, des dispositifs diffus mais puissamment opérants : formes de tri, d'exposition prolongée à la précarité extrême, souvent hors de tout droit. La forme du triptyque ne s'est pas imposée d'emblée. Elle est apparue au fil des tournages, étalés sur près de trois ans, à mesure que se déployaient les situations, les visages, les écarts de temps et d'âge.

Chaque film explore une modulation particulière d'un même système, sans prétendre à l'exhaustivité, mais en rendant sensibles des formes disjointes de violence structurelle. "Ain't I a Child?", filmé à Paris, prolonge la traversée sans la clore. Ce n'est pas un retour au centre, mais un déplacement du regard vers ce que le centre efface. Paris devient un miroir inversé : non un refuge, mais un seuil recomposé, où les logiques de tri, de contrôle, de relégation persistent sous d'autres formes, dans les porches, les halls, les procédures différées, les assignations spatiales invisibles.

À hauteur d'enfant

Le titre du film, "Ain't I a Child?", fait résonner, sans le transposer à l'identique, le célèbre discours de Sojourner Truth, "Ain't I a Woman?". Cette parole visait à faire apparaître un oubli : l'effacement d'un sujet dans les régimes de parole dominants. Ici, la question, "Ain't I a child?", vise à rendre audible une autre forme d'indifférence. Elle n'est pas rhétorique. Elle engage le droit, l'éthique, la mémoire. Elle ne réclame pas d'emblée une réponse, mais impose une écoute, une inquiétude.

L'enfance, dans la trilogie, ne renvoie pas à une innocence à préserver, ni à un avenir à encadrer. Elle surgit comme une intensité, une manière d'exister sans statut assigné, sans mandat, sans place définie dans les régimes de légitimité. Cette enfance-là ne demande rien. Elle ne cherche ni protection ni salut. Elle persiste en dehors des récits normatifs, comme refus, comme dissonance, comme ligne de fracture. Là où surgit cette vitalité indisciplinée, sans médiation ni adresse, les mécanismes de contrôle s'activent. Certaines enfances sont sacrées, érigées en trésor collectif. D'autres, marquées par leur situation sociale, raciale ou postcoloniale, sont renvoyées du côté d'une pseudo-nature et perçues comme sauvages, déviantes, « ensauvageantes ». Ces enfances-là ne sont pas reconnues comme des sujets, mais désignées comme problèmes. Et c'est à elles, rendues inaudibles, que le cinéma tente de restituer une intensité propre, non



SYLVAIN GEORGE
CINÉASTE

pour les représenter, mais pour faire apparaître, à travers elles, une forme d'existence qui défie l'ordonnement des places, des récits, des regards. Une enfance sans mandat, sans statut, sans avenir assigné. Une enfance qui, par sa seule persistance, expose un ordre social fondé sur l'exclusion et la capture. Une enfance qui ne s'adresse pas, mais qui interrompt, et qui, ce faisant, déstabilise les hiérarchies implicites de la perception.

Fragments filmiques

Ce n'est pas « le réel » que je filme, ni même sa représentation, mais ce qui, en lui, insiste : un geste, un souffle, une parole fugitive, une disparition. Il faut alors renoncer à la causalité, à la clôture, à l'archive comme totalité. Le fragment devient un mode d'accueil : il ne cherche ni à expliquer ni à résoudre, mais à laisser être, dans l'interstice, dans le tremblement. Le silence participe de cette économie. Il n'est pas un défaut de langage, mais une condition d'adresse. Il ouvre un espace pour ce qui ne se dira peut-être jamais, pour ce qui résiste à l'énonciation. Il permet à une présence d'exister sans être aussitôt assignée, traduite, encadrée. Le noir et blanc, quant à lui, ne relève pas d'un choix esthétique ornemental. Il procède d'une politique du visible. Il introduit une distance, qui n'est pas froideur, et permet un désalignement du regard. Il suspend les automatismes perceptifs, notamment compassionnels, et rend possible une autre temporalité de l'apparition, plus lente, plus inquiète, plus vulnérable. Il travaille contre l'illusion d'immédiateté, il crée des seuils.

Il ne s'agit pas de convaincre. Il ne s'agit pas davantage de représenter. Il s'agit d'approcher, de faire apparaître sans approprier. De là peut naître, peut-être, une expérience sensible du politique, non pas comme discours ou pédagogie, mais comme trouble partagé. Une exposition commune à ce qui ne se donne pas immédiatement, mais qui insiste, hors langage, hors image, dans l'ombre, dans le montage, dans la discontinuité. Le film ne reconstitue pas le monde. Il tente d'accueillir ce qui lui échappe.



CEUX QUI REGARDENT

BERNARD CERF, LANA CHERAMY ET MONA CONVERT,
CINÉASTES, MEMBRES DE L'ACID

Dernier volet de sa trilogie *Nuit obscure*, "Ain't I a child?" de Sylvain George nous interroge dès son titre. Dans un Paris en noir et blanc, le cinéaste, caméra chevillée au corps, nous immerge dans le quotidien de Malik, Mehdi et Hassan, mineurs isolés arrivés depuis peu à la capitale.

Car c'est bien à cette question : ne suis-je pas un enfant ? que nous confronte le film. Mutique, il oppose sans détour l'indifférence de la ville à l'inventivité précaire et la vitalité débordante de ces jeunes garçons, souvent non reconnus comme mineurs.

Ils se déguisent, se bagarrent, volent pour survivre un jour de plus ou simplement passer le temps. Les heures s'enchaînent, il y a peu à faire, peu à filmer, et cet abîme du vide devient la plus grande richesse du film. La durée du film, qui lui confère des airs de cinéma direct, le transforme en expérience d'un cinéma poétique et politique, tel qu'il nous est trop rarement donné à vivre.

Le cinéaste nous confronte ici à une réalité qu'il devient alors difficile d'ignorer : celle d'un monde obscur où la lumière de ces enfants, dans leur désir brûlant de vivre, nous montre le chemin.

CELLE QUI MONTRE

JULIETTE GRIMONT
LE GYPTIS, MARSEILLE

Sylvain George achève sa trilogie *Nuit obscure* à Paris, avec "Ain't I a Child?". Une question à la première personne, teintée de surprise et d'indignation. Les jeunes exilés qu'il filmait à Melilla sont loin d'être arrivés au bout de leur errance, dans un lieu où ils seraient protégés par des lois. La France a pourtant ratifié il y a 35 ans le traité de la Convention internationale des droits de l'enfant garantissant le droit d'être protégé, nourri, soigné...

L'indignation qu'on entend dans cette question, ces harraga l'ont peut-être exprimée à leur arrivée en France, mais quand Sylvain George les filme, nous n'en sommes plus là. Ils ont bien compris, et nous avec, que les règles du jeu seraient bien différentes. Mais le titre, de façon lancinante, nous poursuit pendant tout le film. Il nous enjoint à les regarder comme ce qu'ils sont : des mineurs qu'on « désinfantilise » (selon Fatima Ouassak) pour les priver de leurs droits.

On suit une série de parcours, entre débrouilles et galères. Le rythme du film est singulier, une série de creux et de pleins : c'est dans ces montagnes russes qu'apparaissent avec force ces visages et leurs gestes de résistance, de solidarité, de courage, qui manquent toujours d'être effacés, de disparaître dans une vague (d'ennui ou de violence), mais qui reviennent toujours. Tenaces, comme doit l'être notre colère à les laisser vivre ainsi.

INVITATIONS AU SPECTATEUR

Voici quelques thèmes que nous vous proposons d'aborder lors des rencontres avec les cinéastes qui accompagneront le film.



Ceux qui brûlent

Le mot qui désigne les jeunes migrants clandestins venus du Maghreb en Europe par la mer est celui de harraga, qui signifie « resquiller » en *darija*, et plus littéralement : ceux qui brûlent. Brûlent les papiers officiels ou la loi, pour atteindre, à bord de fragiles embarcations, les côtes d'Italie, d'Espagne ou de Grèce. C'est à Melilla, exclave espagnole sur la côte méditerranéenne du Maroc que Sylvain George va pour la première fois à la rencontre de jeunes harraga qui deviendront les protagonistes de la trilogie *Nuit Obscure*.

Plutôt que de faire appel à un « fixeux » - sorte de guide pour photographes, journalistes et autres cinéastes venus faire des images dans ces portes vers l'Europe, Sylvain George a préféré se présenter directement aux harraga, ainsi que son projet et ses motivations. Là où la présence de la caméra a été banalisée, la clef pour construire une relation réside d'après lui à la fois dans la quantité de temps passé et la qualité de l'écoute et du dialogue. C'est ainsi que le réalisateur a pu effectuer de multiples pas de côté, à contre-courant des représentations normatives, afin d'explorer différents pans de réalité, et produire des images documentaires inattendues.

Politiques de forme

Au cœur de *Nuit Obscure* se trouve un sujet explicitement politique : celui des conséquences des mesures migratoires européennes et leur externalisation. Afin de déconstruire les représentations de personnes en parcours migratoire, le travail sur la forme cinématographique est, lui aussi, tout autant politique qu'esthétique. Sylvain George mobilise ainsi les puissances et les potentialités du cinéma comme médium pour produire une critique visuelle et plastique de ces représentations. La forme ne peut se cantonner à la simple illustration du fond, mais se doit d'être en rapport total avec ce dernier, à travers le processus même de création.

Les hypothèses esthétiques et politiques établies à la genèse du projet ont donc été subverties au fur et à mesure de la construction du film. Toujours à l'écoute, le réalisateur laisse advenir les choses pour aller vers la singularité des images, trouver des solutions plastiques à ce qui peut, en apparence, nous rebuter. Au-delà de la forme documentaire, *Nuit Obscure* - "Ain't I a child?" épouse différentes formes d'expérimentations cinématographiques dans un but tout aussi politique que son postulat de base : rendre compte de vies expérimentales au moyen de vues expérimentales.

acid
ASSOCIATION DU
CINEMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

L'ACID est une association de cinéastes qui depuis 30 ans soutient la diffusion en salles de films indépendants et œuvre à la rencontre entre ces films, leurs auteurs et le public. La force du travail de l'ACID repose sur son idée fondatrice : le soutien par des cinéastes de films d'autres cinéastes, français ou étrangers. Chaque année, les cinéastes de l'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages dans plus de 400 salles indépendantes et dans les festivals, lieux culturels et universités de 20 pays. Parallèlement à la promotion et la programmation des films, à l'édition de documents d'accompagnement, l'ACID renforce la visibilité de ces films par l'organisation de nombreux événements. Près de 400 rencontres, ateliers, ciné-concerts et ACID POP offrent ainsi la possibilité aux spectateurs et aux publics scolaires de rencontrer ceux qui fabriquent les films. Afin d'offrir une vitrine aux jeunes talents, l'ACID est également présente depuis 1993 au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur, qu'elle accompagne ensuite jusqu'à leur sortie.

ACID - 14, Rue Alexandre Parodi - 75010 Paris / Tél. : + (33) 1 44 89 99 74
POUR PLUS D'INFOS : www.lacid.org